Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 96 (1951)
Heft: 2

Artikel: Les manœuvres de Rhénanie évoquèrent la percée de 1940...
Autor: Delage, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348421

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les manœuvres de Rhénanie évoquèrent la percée de 1940...

Du 6 au 9 octobre 1949, des manœuvres importantes se sont déroulées en Rhénanie dans la région du sud de la Moselle, située à l'est de Trèves, jusqu'à Kirn, et s'étendant au sud jusqu'au grand camp d'entraînement de Baumholder. Les effectifs engagés ne dépassaient évidemment pas 20 000 hommes, mais ils comprenaient tous les éléments actifs qui avaient pu être prélevés sur l'armée d'occupation ; toutes les armes y participaient ; des cadres aussi nombreux que possible avaient été convoqués de toutes les garnisons des deux zones nord et sud occupées par nous. La direction des manœuvres était assumée — en présence du général Kœnig — par le général Sevez, commandant supérieur des troupes d'occupation, brillant chef de division puis d'état-major du général Juin pendant la campagne d'Italie, spécialiste averti des questions allemandes, secondé par une pléiade d'officiers généraux de grande valeur, notamment les généraux Mozat et Devinck, chef de partis, et le général Besançon, directeur de l'arbitrage. En fait, étant données les économies draconiennes en essence que l'armée est, comme le reste du pays, obligée de s'imposer, ce sont les seuls exercices à double action — avec une petite opération amphibie qui s'est récemment déroulée dans le mystère du Sud-Tunisien — que toute l'armée française ait pu effectuer cette année.

Manœuvres pédagogiques, pourrait-on dire, sans rien de spectaculaire, bien peu favorables à la photographie, au film et même à la description pittoresque. La véritable place d'un

journaliste admis à pénétrer ces arcanes serait un « piper-cub », ces petits avions « mouchards » d'observation ou de réglage d'artillerie de la guerre, ou le P. C. de direction, ou le P. C. d'arbitrage.

On ne voit rien...

Des observatoires les mieux choisis, les attachés militaires et les quelques représentants de la presse militaire ne découvrirent le plus souvent que le magnifique paysage mosellan où les croupes forestières du Hornsrück, coupées de riches vallées, s'élèvent jusqu'à plus de 700 mètres. Le dernier soleil automnal — il disparut juste le dernier jour des manœuvres — dorait les hautes et immenses futaies de hêtres et de sapins de l'Idar-Wald et les vignes aux crus parfumés qui le long des nombreuses boucles de la Moselle grimpent à l'assaut des coteaux : les vendanges avaient été faites, magnifiques, nous assure-t-on, en cette année de sécheresse inouïe ; dans les champs, de nombreuses et vigoureuses femmes ou filles, encadrées pourtant de plus nombreux mâles que l'an dernier, arrachaient les pommes de terre, les rentraient en leurs confortables villages sur des chars à bœufs ou souvent sur leur dos. D'une impeccable propreté, d'un aspect presque cossu, la population, d'un type moins prussien que dans la Sarre et beaucoup plus proche du nôtre, paraissait ne guère s'inquiéter de nos jeux guerriers. Nous eûmes beau parcourir des centaines de kilomètres dans ces trop légères *Volkswagen* promises par Hitler à tout son peuple, et qui ne devaient guère lui épargner les cahots ; ce n'est que tout à fait exceptionnellement que nous jouîmes d'un des spectacles militaires si pittoresques et fréquents dans les grandes manœuvres de notre jeunesse. Tout était camouflé, depuis le casque feuillu du fantassin jusqu'au char et au camion recouverts de branchages ; tout se tramait dans l'ombre des forêts de nuit ou derrière les rideaux de brume matinale. Ces jeunes recrues — la grande majorité des troupes avait à peine quatre

mois d'instruction — sont déjà des virtuoses dans l'art du défilement et du cache-cache. N'étaient quelques fumées de couleur rouge ou blanche qui figuraient les coups au but, par artillerie ou aviation, et dans le ciel le vrombissement des « Thunderbolt », rien ne révélait au spectateur non initié le déroulement d'une action de guerre.

Le seul tableau sensationnel qui nous fut offert fut la progression d'un bataillon d'infanterie derrière des barrages d'artillerie lourde et au milieu du fracas des bombardements en piqué à la fin de l'après-midi du 8 octobre. Encore n'était-ce pas là un morceau de bravoure, mais une action réelle qui s'insérait logiquement dans le dispositif d'ensemble. Il en alla de même pour les lancers de parachutistes, une compagnie de risque-tout à bérets qui, lâchés sur les arrières de l'adversaire, lui jouèrent mille tours pendables. Mais il fallait être là au bon moment. En dépit de la chasse que nous leur donnâmes pendant une bonne partie de la matinée du 7 octobre, c'est tout juste si le lendemain, de l'orée d'un boqueteau, nous aperçûmes une pluie de parachutes rouges et blancs porteurs de paniers ingénieusement montés sur roulettes, et censés faire tomber du ciel munitions et ravitaillement. Les « Sherman », rois de la bataille, ne se révélèrent dans leur assaut final, le dernier jour, que par les traînées blanches de leur poussière dans le lointain, sur des crêtes ou sur les pentes ponctuées de boqueteaux.

Un thème historique

Tout dans l'élaboration du thème et dans son exécution eut pour objet l'entraînement des chefs et des troupes dans les conditions mêmes du réel et l'application du principe fondamental de la liaison des armes qui devrait même peut-être aboutir à leur fusion.

Ce thème avait d'ailleurs pour ceux qui n'ont pas encore perdu la mémoire une hallucinante — et douloureuse — vrai-

semblance. Il s'agissait essentiellement de défendre une tranche de notre zone occupée contre l'irruption en force d'un corps puissant lancé au nord par un Etat « bleu ». Notre frontière était — comme en 1940 — formée par un fossé antichars que l'on estimait sans doute suffisant. Cette fois la Meuse était remplacée par la Moselle, singulièrement pauvre en eau en cette saison. Comme à la percée de Sedan, les chars ennemis, que l'on crut trop souvent avant la dernière guerre incapables de franchir le moindre ruisseau, réussirent à tromper la vigilance d'un trop maigre cordon de surveillance. Onze d'entre eux, à l'aube du 7 octobre, passèrent un gué, se propagèrent sur la rive sud et cherchèrent par la création de têtes de pont à frayer la voie à des masses d'infanterie portée dont les puissants camions à six roues et les « half-tracks » tous terrains américains utilisèrent un pont de fortune lancé dans la brume et sous les fumigènes devant un ravissant petit village de vignerons en attendant l'achèvement du grand pont de Mühlheim.

Il ne semble pas d'ailleurs que la percée de ces blindés eut la mortelle puissance de pénétration de ceux de Guderian. Les « bleus » ne se laissèrent-ils pas impressionner par les obstacles redoutables que constituaient pour l'offensive et les étages superposés des croupes du hornsrück et les forêts qu'ils parurent croire presque impénétrables (comme en 1940 notre commandement le pensa de l'Ardenne) de l'Idar-Wald ? Peut-être une volonté plus farouche, étayée sur des complicités locales, eût-elle dès le début définitivement compromis la défense et abouti à une réédition en miniature du désastre de Sedan.

L'AVION ROI

En tout cas le général Devinck, chef des « rouges », solide artilleur et homme de bien, qui en trois ans dirigea 125 000 jeunes Français dans les camps de vacances rhénans, ne perdit

aucune occasion de résistance. Avec des spahis, des gendarmes, quelques fantassins, il s'accrocha au terrain jusqu'à l'arrivée de renforts et l'étoffement de sa maigre aviation par la métropole.

Partout celle-ci se prodigua : malheur à l'assaillant décelé le long d'une route ! Elle explora, épia, cloua au sol les progressions imprudentes. Quand, au matin du 9 octobre, le chef du parti rouge put enfin monter une puissante contre-attaque de flanc pour tenter de rejeter les « bleus » sur la Moselle, c'est d'elle que dépendit la décision. Au moment de lâcher — un peu tardivement — sur cette contre-offensive ses tanks-destroyers, leur chef fit cet aveu : « Je ne réussirai que si j'ai la supériorité aérienne ».

Partout dans les moindres détails, l'exercice a paru s'inspirer des enseignements de la dernière guerre. Les instruments américains légués aux successeurs de la glorieuse Ire armée française ont été ingénieusement utilisés et même perfectionnés : témoin ce radar opérant du P. C. aérien et déclenchant, des nuages, sans visibilité un bombardement aérien d'une redoutable précision. Nos jeunes soldats et leurs chefs manient avec mæstria un matériel puissant et divers : l'arrivée de nuit des renforts rouges s'effectua sans une seule panne. Il n'en reste pas moins vrai que ce matériel est comme un trésor qui fondrait fatalement si notre industrie ne se révélait pas capable de le remplacer dans un délai pas trop lointain.

La Rhénanie, école de l'armée

Comme l'an dernier, au camp de Stetten, nous avons pu à Baumholder constater quel incomparable instrument de formation possède ici l'armée française. 14 000 hectares (les polygones de Fontainebleau en occupent 500) ont été aménagés par les Allemands pour l'instruction tactique de divisions entières. Huit mille hommes y sont logés dans des condi-

tions de confort parfaites. Le distingué commandant de l'école d'artillerie d'Idar-Oberstein, le général Naveneau, nous décrivit la perfection et l'ampleur uniques de ces terrains de tir, les plus beaux d'Europe occidentale, où les Allemands pouvaient faire tirer sur deux cent quarante silhouettes de chars à la fois pendant que les fantassins s'entraînaient aux combats de rues dans les villages — de vrais villages — que les nazis avaient fait évacuer par leurs habitants.

Au moment où les nécessités financières vont imposer des incorporations de plus en plus fragmentées et compliquer encore la tâche, déjà si lourde, de nos jeunes officiers, inlassables instructeurs d'une armée en perpétuelle reformation, ce serait à notre avis une aberration que de ramener prématurément en France une partie des effectifs de l'armée d'occupation. C'est au contraire en Rhénanie que devrait être concentré le maximum de recrues à instruire, car c'est là que ces jeunes gens et leurs chefs possèdent, par une chance inespérée, des moyens techniques admirables qu'ils ne retrouveraient nulle part ailleurs dans l'Union française. Nous n'avons pas eu à les créer : il a suffi de les réparer ou de les entretenir. Profitons-en.

EDMOND DELAGE